FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

(Commence le 25 juillet.)

CHANTEREINE

Par

Georges de LABRUYERE

Oui! ce gros homme a l'air candide et simple, à la voix douce, au regard clair, aux façons polies et graves, c'était ce redoutable chef de partisans, celui qu'on s'était plu à représenter comme une sorte de bête fauve, altérée de sang, prête à tous les crimes?

Nul fanatisme en lui, mais une foi calme, sincère, sûre d'elle-même, sobrement exprimée en un langage *tranquille et persuasif.*

Savary s'attardait à regarder, pour ainsi dire, les mots tomber lentement de ces lèvres de bonté, si bien faites pour le balbutiement, en un coin d'église paysanne, de la prière chrétienne, qui fait la voix des athlètes toute pareille à celle des petits enfants.

Quand Savary et Louis Bonaparte quittèrent Georges, ils n'en savaient guère plus qu'avant d'être entrés dans sa cellule, mais ils emportaient en eux l'inoubliable vision de ce chef de guerre, tomé, vaincu, et plus grand peut-être, dans la défaite irrémédiable, qu'il ne l'avait été dans les plus héroïques faits d'armes.

—*Quel homme!* dit l'aide de camp à son compagnon en traversant la cour du donjon.

—Oui, quel homme! répéta le frère du Premier Consul, comme répondant à sa propre pensée.

Et il ajouta, baissant la voix:

—N'êtes-vous pas de mon avis, Savary, et ne croyez-vous pas que la place de Georges est auprès de mon frère, à la tête d'une de ses brigades ou d'une de ses divisions?

—J'y pensais, répondit Savary en souriant, et je crois bien que le Premier Consul n'est pas loin d'être de notre avis.

—Il faudra voir! conclut Louis.

—Oui, mais lui, consentirait-il? J'en doute.

Le frère de Napoléon allait répondre, mais soudain Savary lui toucha le bras.

—Regardez donc! dit-il.

—Où cela? demanda le jeune homme regardant autour de lui.

—Là, près de la loge du concierge.

—Eh bien?

—Cette femme!

—Cette ouvrière?

—Oui.

—Elle est bien belle!

—Sapristi, oui, qu'elle est belle! Et je connais bien des futures princesses ou duchesses de la cour de votre frère—car il paraît que nous allons avoir des duchesses et des princesses de la façon de mon général—qui ne lui viennent pas à la cheville!

Et tous deux s'arrêtèrent pour contempler la personne qui provoquait ainsi leur étonnement et leur admiration.

La personne qui attirait si vivement l'attention des deux brillants officiers de cavalerie causait, à ce moment même, avec la femme du concierge du Temple.

Elle était arrêtée, sous la voûte, devant les deux marches par lesquelles on accédait à la loge.

C'était, en apparence du moins, une artisane à l'air déluré et pimpant.

Mais si jolie!

Elle était vêtue de cet exquis costume des coquettes ouvrières de la période révolutionnaire: jupe écourtée à raies alternées et longitudinales; corsage de poult de soie, de nuances tendres et versicolores; bonnet à (la citoyenne), cerclé d'un ruban, escarde de tricolore, et grand sabavolet tournant, d'un double rang d'imitation de dentelle.

Dans le pli du bras gauche, elle tenait l'anse d'osier d'un immense panier carré d'où s'échappait la bonne odeur de la lavande du linge frais lessivé.

De vingt à vingt-deux ans, des cheveux blonds, en mousse, un teint de lait, des éclatantes et humides, lèvres saignantes comme une blessure, la taille souple et ronde, et surtout—oh surtout! et c'était là que s'arrêtaient avec le plus d'abandon les regards indiscrets des deux officiers de hanches ondulantes et pleines, dont le rythmique balancement, lorsqu'elle marchait, faisait se retourner, sur son passage, les hommes, et s'allumer leurs regards.

Telle était la singulière et exquise créature dont la vue avait soudain détourné Savary et son compagne de leurs graves préoccupations.

Fauconnier les avait rejoints et les raccompagnait respectueusement jusqu'à la sortie.

Comme ils approchaient de la porte, ils entendirent ce bout de dialogue échangé entre la concierge et la jeune femme:

—Ah! c'est vous, mam'zelle Charlotte? disait la vieille portière au Temple.

—Oui, citoyenne, répondit la lingère.

—Qu'est-ce que vous rapportez dans votre panier?

—Votre linge, citoyenne, et celui du citoyen Fauconnier, et de mademoiselle Jenny.

—Et celui des prisonniers?

—Oh! c'eût été trop four pour moi, fit la jolie lingère en souriant; le citoyen Mulot l'apportera dans sa voiture. Et, tenez! le voici!

On entendit, en effet, un bruit de grelots devant la porte. Puis, le bruit cessa, arrêté. Et celui que nos lecteurs connaissent sous le nom du citoyen Mulot, parut à la petite grille, demandant l'entrée.

—Qu'est-ce que ces gens-là? interrogea Savary.

—L'homme est la blanchisseur de la prison, colonel, répondit Fauconnier, la femme en est la lingère. C'est elle qui reprise et met en état le linge du personnel et des prisonniers.

—Vous n'êtes pas à plaindre ici, reprit Savary en riant; elle est rudement jolie, votre lingère!

Il avait élevé la voix, et ces dernières mots étaient arrivés aux oreilles de mademoiselle Charlotte.

Elle se retourna, aperçut les deux jeunes gens aux brillants uniforms, rougit et fit une grande révérence.

Louis Bonaparte et Savary la saluèrent poliment et disparurent par la petite grille qu'on venait d'ouvrir, pour livrer passage au citoyen Mulot.

Le blanchisseur s'effaça pour laisser la place aux deux officiers supérieurs, qu'il enveloppa d'un regard tout pétillant d'ironie.

Puis, l'huis restant entr'ouvert, il cria à Fauconnier:

—Allons, citoyen geôlier-chef commandez-moi deux guichetiers de corvée pour m'aider à transporter les bannes.

—Pompon! Deschamps! appela Fauconnier.

Les deux gardiens, qui avaient escorté les visiteurs du Temple, et étaient demeurés dans la cour, depuis leur départ, accoururent.

—Voilà, citoyen Fauconnier, crient-ils en se précipitant.

—Aidez le citoyen Mulot à rentrer le linge, leur ordonna le chef.

Les guichetiers obéirent.

La lingerie était située au second étage du pavillon isolé qu'habitaient Fauconnier et sa fille.

C'était une grande pièce, à trois fenêtres-meurtrières, prenant jour sur le préau planté d'arbres, dernier vestige du jardin des Templiers.

Mulot et ses deux aides y transportèrent, successivement, et à grand'peine, cinq lourdes caisses d'osier, à couvercles formés de cadres, longues, chacune, de près de deux mètres et assez semblables, par leur forme allongée, à des cercueils.

La pièce où se reconnaissait le linge était occupée, au moment où se fit le transbordement, par deux jeunes filles qui semblaient avoir la direction de cette importante partie de l'administration de la prison.

C'étaient Jenny, la fille de Fauconnier, et une singulière et mièvre créature, de taille exiguë et frêle, d'air maladif, dont le visage disparaissait à moitié sous l'ombre d'un fichu de tête rabattu jusqu'aux yeux.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'existaient pas, cachés qu'ils étaient par les verres noircis, à petit grillage rabattu sur les tempes, d'une paire de lunettes grossières et dures, dont l'usage, chez si jeune et si petite personne, donnait cette sensation douloureuse que provoque toute infirmité de l'enfance ou de l'adolescence.

Mademoiselle Charlotte, la belle et élégante lingère, avait suivi les porteurs de bannes en pénétrant avec eux dans le pavillon du gardien-chef.

Comme ils posaient lourdement leur charge sur le parquet, elle se débarrassa elle-même de son volumineux panier et s'avança vers les deux jeunes filles.

—Bonjour, Jenny; bonjour, Marie, fit-elle à demi-voix.

—Bonjour, Hélène, répondit, d'une voix à peine perceptible, la fillette aux lunettes, qui était assise dans le coin le plus obscur de la pièce, la tête baissée, comme absorbée par la confection d'un ourlet au petit point.

Elle ajouta, sans lever le front:

—Oui de nouveau?

—C'est pour ce soir, jeta la belle lingère dans un souffle.

Un peu de sang monta aux joues pâles de la couseuse, un léger tremblement agita ses doigts plus blancs que le linge qu'ils tenaient.

Dès les premiers mots, Jenny s'était rapprochée des guichetiers et du blanchisseur, fait ouvrir les cannes, et, un carnet à la main, appelait à haute voix les pièces revenant de la lessive, en s'efforçant de retenir l'attention des trois hommes et de couvrir de l'éclat de son timbre et de la volubilité de ses paroles, le léger murmure du dialogue qui se tenait dans l'angle opposé de la lingerie.

—Alors, c'est décidé? demandait la fillette aux lunettes...

—Oui, répondit sa coquette interlocutrice, en paraissant s'intéresser prodigieusement à la confection de l'ourlet, c'est pour ce soir. Le chevalier ne veut pas tarder davantage; il craint que d'ici à la semaine prochaine,—et vous savez qu'il ne peut revenir avant—Georges et Saint-Victor ne soient transférés dans une autre prison.

—Il a raison. Quelles sont ses instructions?

—Voici. Ecoutez-moi bien, Chantereine, car de l'exécution ponctuelle des détails dépend la réussite.

—J'écoute, ma chère Hélène, et vous pouvez compter que tout sera fait comme le désire M. de Rougeville.

—Le chevalier, sous prétexte d'une affaire importante qui l'appelle dans la ville, va demander à Fauconnier l'autorisation de n'enlever le linge blanchi que ce soir, vers neuf heures. Les bannes vides resteront ici. Faut que Jenny trouve un moyen d'éloigner son père pendant un demi-heure après l'extinction des feux qui se fait maintenant à huit heures. Fauconnier sorti, Pompon, c'est de vertu, ouvrira les cellules de Georges et de Saint-Victor, et conduira nos amis ici. Ils prendront dans deux des cinq bannes, la place du linge à emporter; on cadenassera les couvercles et, à neuf heures, grand Mulot reviendra avec sa voiture, on enlèvera les deux prisonniers au nez et à la barbe du piquet de garde et deux gendarmes.

Chantereine, toujours immobile et comme figée en sa pense, les doigts qui tenaient l'aiguille seulement agités d'un mouvement un peu plus rapide, écoutait d'une attention aiguë les prescriptions de son amie.

Quand la comtesse se tut, elle murmura:

—C'est parfait ainsi, et il faudrait une bien grande malchance pour que ce plan échouât. Seulement...

—Seulement?

—Saint-Victor n'est pas prévenu.

—D'ici à ce soir, Georges l'avertira.

—Non, car la promenade en commun n'aura pas lieu aujourd'hui.

—Pourquoi?

—C'est un ordre arrivé tout à l'heure du ministère de la justice.

—Pourquoi cet ordre?

—C'est sans doute la mort de Fichegru qui l'a provoqué. On craint peut-être une entente entre les prisonniers pour une action commune, une tentative de révolte ou d'évasion générale.

—Comment faire, alors? demanda madame d'Onisia avec anxiété.

—Il y aurait peut-être un moyen.

—Lequel?

Chantereine allait répondre, mais à ce moment la porte de la lingerie s'ouvrit, et Fauconnier apparut.

La comtesse s'éloigna vivement de son amie et affecta de compter avec soin le linge qu'elle tirait de son panier.

—Eh bien! citoyen Mulot, demanda le père de Jenny au blanchisseur, où en sommes-nous?

—Ça va, ça va, citoyen geôlier, répondit le chevalier; la jolie citoyenne, votre fille, n'en a plus pour longtemps à compter le linge blanc. Seulement...

—Seulement?

Mulot se gratta la tête comme pour marquer son hésitation à formuler la requête qu'il méditait d'adresser à Fauconnier.

Celui-ci le regardait étonné.

—Eh bien! voyons? Qu'y a-t-il? Vous avez quelque chose à dire qui ne veut pas sortir? Allons, parlez, je vous écoute.

—C'est que vous allez peut-être me refuser. Et cela me contrariera beaucoup, fit l'autre en louchant du coin de l'œil la physionomie de digne fonctionnaire.

—Parlez toujours, nous verrons bien!

—Voilà, reprit Mulot, comme s'il prenait un grande décision on m'a bien fait promettre d'y assister, d'autant plus que je suis son garçon d'honneur...

—En quoi cela me regard-t-il? interrompit Fauconnier, qui ne voyait pas où son interlocuteur voulait en venir.

—C'est que la cérémonie est à dix heures, et il en est neuf et demie, citoyen geôlier, et si j'entreprends maintenant de reconnaître le linge, c'en, portem, de l'emballer dans les bannes, et de l'emballer, celles-ci dans ma voiture, cela me mènera, comme d'habitude, au moins, à midi, et que je manquerai fout...

—Alors, vous voulez que je vous autorise à faire votre besogne dans l'après-midi?

Mulot se gratte la tête plus vigoureusement que jamais.

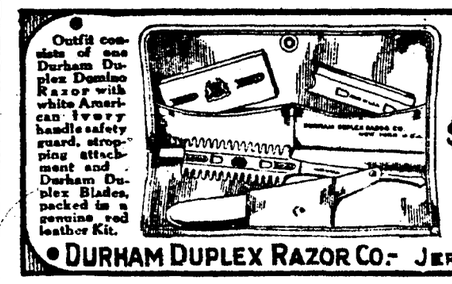
—A continuer

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à neuf heures du 1er octobre au 1er Juillet, coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 2eme District



GET IT FROM YOUR DEALER OR FROM US.
Every reader of this paper may secure
THE $5. DURHAM DUPLEX DOMINO RAZOR FOR $1.
DURING THE LIFE OF THIS ADVERTISEMENT
DURHAM DUPLEX RAZOR CO.- JERSEY CITY, N.J.

UN DÉJEUNER RAISONNABLE—

De bonnes gaufres, un verre de lait et du SIROP VELVA. Une nourriture saine, agréable au goût et rafraîchissante. Donnez aux enfants tous les jours des tartines de *Sirop Velva*. C'est une nourriture raisonnable et économique—demandez à votre épicier le prix en caisse.

Toute ménagère économe sait que le nom Penick et Ford veut sonjours dire le meilleur en son genre 19 ans de supériorité.

Penick & Ford, Ltd.

Les Plus Grands Fabricants de Sirops et de Mélasse du Monde

NOUVELLE ORLEANS, LNE.

MATHEY-CAYLUS

Le modèle CAPSULES Remède français

Pendant plus d'un demi-siècle, les médecins européens les ont prescrites et elles ont obtenu des résultats excellents. Dans toutes maladies provenant des écoulements urinaires elles agissent promptement et complètement. Chez tous les pharmaciens. CLIN & CIE., Paris

E. FOUGERA & CO. INC., New York.

LES INCIDENTS PARISIENS SE PRECIPITENT

ON DESIRE HATER LES SOLUTIONS

Pendant que Talleyrand était au Congrès de Vienne, il avait laissé à sa place au Ministère des Affaires Etrangères, le baron de Jancourt qui lui rendait compte par le menu des incidents de la journée. "J'ene sais, mon prince, par où commencer ni par où finir, tant les incidents de la vie de Paris se multiplient et se précipitent," écrivait Jancourt le 21 Janvier 1815, et le Ministre consacre quatre grandes pages à raconter le scandale de l'enterrement de Mlle Raucourt de la Comédie Française, ne se gênant pas pour en rendre responsable le curé de St. Roche, "ce pauvre curé a le malheur d'être toujours une occasion de trouble," écrit le baron à l'ancien évêque. En même temps il lui annonce la destitution du Préfet d'Ille et Vilaine, M. Bonnaire de Forges, "homme de mérite mais qui devait être sacrifié."

"Toute révérence parler, nous pourrions reprendre pour ces notes cursives sur la vie de Paris ces mots du baron de Jancourt, "nous ne savons par où commencer ni par où finir, tous les incidents parisiens se précipitent. A propos Bolo est-il vrai qu'on annonce que Charles Humbert est arrêté et on annonce à demi-voix, que ou deux autre sarrestations qui n'étonneront pas ceux qui sont au courant des développements de l'instruction judiciaire.

"Les magistrats sont sur les dents et on désire hâter la solution; ce n'est pas pour rien qu'on a fait regondionner les pieds des poteaux de Vincennes, on ne veut aucune vacillation ni dans les jugements ni dans les poteaux d'exécution qu'on pense ne devoir pas être inutiles.

"Quelques uns s'émeuvent, la plus grande part approuve; il en est qui trouvent même qu'on est trop indulgent. Un ancien consul qui a été dans sa jeunesse attaché à notre consulat de Bangkok, la capitale du Siam, me confessait, tout à l'heure que toutes ces procédures judiciaires lui paraissaient compliquées et à bien lentes:

"Décidément, me disait-il, ce sont les Asiatiques qui ont raison. Là-bas quand un particulier est accusé d'avoir trahi son pays, on l'arrête à l'aube; on le juge quelques heures après et, le soir, on le précipite dans un grand trou maçonné où on a réuni des bêtes fauves affamées; on entend un grand cri, quelques os qui craquent et tout est dit. Voilà ce que j'appelle de la justice expéditive. A la bonne heure. Notez que ces orientaux ont une civilisation de trois ou quatre mille ans plus vieille que la nôtre.

Notre consuls est évidemment un brave homme, mais il ne s'aperçoit pas que cette vieille civilisation est encore près de la barbarie. Si vous consultiez la foule, il est certain que plus de 99 pour cent se prononceraient pour le supplice expéditif de Bangkok. Cet état d'esprit général n'est pas rassurant. Dans les trains on recontre de braves bourgeoises qui tricotent tranquillement des lainages pour nos soldats du front, elles interrompent tout à coup leur besogne pour dire avec des voix dures:

"Tout ça c'est trop long: qu'on envoie tout ce monde à Vincennes; ces procès n'on finissent pas: les avocats sont des bavards et ils retardent les choses à l'infini. Qu'on nous les livre tous ces coquins et vous verrez si nous ne ferons pas prompte justice!"

Prompte, peut-être à la justice c'est un autre affaire. L'état de l'opinion moyenne n'en est pas moins là. Je ne pouvais m'empêcher de le rappeler doucement à une brave petite commerçante de mon quartier qui était parmi les plus sexaltées:

—"Ah! me dit-elle, les dents serrées les yeux rêveux, mon fils est mort au "Chemin des Dames," il a été partagé en deux par un éclat d'obus: un enfant de vingt tans, bon comme le pain et beau comme le jour. On dit qu'c'est la Matta-Harri qui avait livré les plans de l'attaque et qu'elle les tenait d'un ministre dont elle était la bonne amie; ce ministre est en jugement et en n'en finit pas. Vous comprenez qu'il faut que mon pauvre enfant et les milliers de camarade soui sont morts avec lui soient vengé. Succombent s'il ne fallait qu'une femme pour le supprimer le coquin, je m'offrirais avec délices. On ferait après ce qu'on voudrait de moi."

Telles sont les impressions recueillies à droite et à gauche. Cela n'aide pas beaucoup la justice, mais montre qu'il amasse à des démangeaisons de vengeance.

On demande des commis vendeurs, femmes ou hommes. Crime encourageante à ceux parlant le français. Salaires et commission. S'adresser 628 Maison Blanche Bldg.

On demande des personnes travaillant à l'aiguille, sachant confectionner les vêtements d'enfants, et ayant des capacités commerciales afin de pouvoir représenter une maison de commerce de New York vue du futuren.

Sadresser à l'Abeille.

ELECTION D'OFFICIERS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DE LA LOUISIANE.

Le 17 Janvier le Louisiana Historical Society a fait le choix de ses officiers. Il furent tous élus à l'unanimité M. Gaspard Deaches, président; M. John Dimond Sechnof, vice président; M. William Kernaghan, second vice président; le Juge Henry Rightshield troisième vice président; Mademoiselle Grace King, archiviste; M. Bassière Dumon, secrétaire et bibliothécaire; M. William O. Hart, trésorier.

54ème ANNIVERSAIRE DE LA SOCIETE FRANÇAIS DE B. A. M.

Les Directrices et Sociétaires sont prévenues que les billet de Bal de Dames peuvent se procurer à la Pharmacie de l'Asile de 8 heures du matin à 5 heures de l'après midi.

A. J. BONNEMES,
Secrétair.

"BUREAU OF MARKETS" OUVERT A LA NOUVELLE ORLEANS SOUS LA DIRECTION DE M. L. MEYER.

Le département de l'Agriculture des Etats-Unis vient d'établir à la Nouvelle Orléans une branche du "Bureau of Markets" qui sera dirigée par M. Geo Meyer. Ce bureau sera un bureau de publicité où l'on publiera tous les jours les cours de tous les marchés de pays montrant la valeur des fruits et des légumes. Cette information comprendra les pommes, les choux, les oignons, les pommes de terre, les fraises, les laitues, et autres légumes de la Louisiane. C'est l'intention de ce département d'aider le fermier autant que possible et le l'assurer à vendre ses produits avec plus d'avantage. Les cours du marché seront envoyées à tous ceux que cela intéressera sans aucun frais.

M. Meyer est très anxieux de rencontrer tous ceux qui sont intéressés en des informations de ce genre et qui ne peuvent que faire du bien aux fermiers l'état. Pour plus d'informations il faut s'adresser: United States Department of Agriculture, Bureau of Markets, 314-315 Metropolitan Bank Building, New Orleans.

INJECTION **BROU**

Le traitement logique. Direct—Prompt—Efficace Pour la MALADIE LA PLUS REBELLE

En vente chez tous les Pharmaciens.

"L'endroit où L'on Mange"

COMUS RESTAURANT

135 RUE ST. CHARLES

715 RUE COMMUNE

CATARRHE DANS LE Système. Elle avait perdu tout espoir de guérir

Mme. James A. Hall, Box 36 Norris City, Ills., nous écrit:

Il y a douze ans ma santé s'altéra. J'ene pouvais rien manger sans souffrir. J'avais des nausées, des acidités sur l'estomac, des étouffements et des douleurs dans mon dos et mon côté.

Enfin je souffrais de partout. Les médecins ne me faisaient aucun bien, ils ne semblaient savoir ce que j'avais. Je devins pire et ne pouvais m'asseoir que quelques heures et je perdis espoir de guérir.

Mais un jour on jeta des livres dans ma cour. Je les lis et je vis qu'ils traitaient du Peruna. On décrivait si bien mes symptômes que j'envoyai chercher une bouteille et commençai à le prendre. Vous avez ma maladie Catarrhe du système et vous m'avez donné des conseils.

J'en ai pris deux bouteilles et dormis et me sentis mieux; je mangeais sans souffrir. J'ai continué à me sentir mieux.

Quand j'en avais pris huit j'étais comme une nouvelle personne. Il y a de cela quatorze ans. Je crois que le Peruna est un des meilleurs remèdes pour les familles car il y a tant de maux occasionés par les catarrhes. Je conseillerai à tous ceux qui ont des catarrhes de prendre le Peruna, je suis sure qu'ils seront guéris.

Le Peruna a Fait de Moi Une Nouvelle PERSONNE

Ceux qui objectent aux remèdes liquides peuvent se procurer les Peruna Tablets.

TRÈS AFFAIBLIE ET NERVEUSE

Dit cette dame qui soutenait une famille de quatre personnes. — Lisez son récit à propos de Cardui.

Tallapoosa, Ga.—Mme Sallie Eidson de cet endroit, écrit: "Ma santé était très mauvaise: j'étais affaiblie, nerveuse; j'avais des évanouissements, des étourdissements, et des palpitations de cœur. J'étais ainsi affligée pendant mes périodes de . . . J'étais bien embarrassée, car pendant 7 ans je travaillais dans un hôtel, après la mort de mon père, et j'avais à soutenir une famille de quatre personnes. Ayant parcouru l'"Almanac D'Anniversaire," je me décidai à essayer Cardui. Cela m'a fait beaucoup de bien. Je suis persuadée que ce remède agira exactement selon les recommandations. Après avoir consommé trois ou quatre bouteilles, le mieux se fit en moi. Dès lors, je commençais à me rétablir en santé et en force. Je pris, en tout, neuf bouteilles. C'était la première fois que je me servais de Cardui. Je ne pesais que 108 livres, et je suis arrivée à 122. Je me sentais tout autre. Auparavant il m'était impossible de dormir; j'avais recours au massage, tellement j'étais nerveuse et engourdie. Tout cela a disparu dès que je me servis de Cardui."

L'efficacité d'un remède est constaté invariablement par les résultats obtenus de son usage actuel. Le meilleur témoignage du mérite de Cardui se trouve dans les milliers de lettres de reconnaissance reçues par nous de personnes qui ont fait usage de Cardui.

Si vous souffrez des maux particuliers à la nature féminine, essayez Cardui, le tonique souverain des femmes.

Adv

CONDITIONS DE GUERRE ET LE SERVICE DE TELEPHONE

Parmi les conditions imprévues qui nous ont été imposées par la guerre, est la nécessité au point de vue pratique, de suspendre le développement commercial de nos affaires.

Ayant à faire face à une augmentation inaccoutumée dans l'usage du téléphone, et une forte demande pour un service nouveau et additionnel, il nous est impossible d'accepter ou de remplir les demandes qui nous sont faites, à moins de faire subir des délais indéfinis, à nos clients.

Cette situation est due à l'importance de conserver notre matériel, afin que les demandes faites par le gouvernement pour la guerre puissent être remplies promptement n'importe où et à n'importe quel moment.

T. BARTON BAIRD,

Gerant du District

Cumberland Telephone and Telegraph Co.